

L'Abéille de la Nouvelle-Orléans. NEW ORLEANS BEE PUBLISHING CO. LIMITED.

Bureau: 322 rue de Chartres, coin Conti et Bienville.

Entered at the Post-Office of New Orleans as Second Class Matter.

POUR LES PETITES ANNONCES DE DEMANDES, VENTES, LOCATIONS, ETC., QUI SE SOLDENT AU PRIX REDUIT DE 10 CENTS LA LIGNE, VOIR UNE AUTRE PAGE DU JOURNAL.

TEMPERATURE

Table with weather data for June 23, 1909, including thermometry and wind speeds.

La révocation d'un ministre plénipotentiaire.

La révocation par le gouvernement Vénézuélien du Dr Paul comme ministre plénipotentiaire en Angleterre, en Allemagne et en Italie est le sujet, à Caracas, de bien des commentaires.

Le Vénézuélien s'est vu forcé de prendre cette mesure à l'égard de son agent diplomatique, lorsqu'il a appris que le Congrès protestait contre cette partie du "Livre Jaune" publié récemment sur les affaires du Vénézuéla et sa situation politique, qui prétend que le Vénézuéla pria le gouvernement américain en décembre dernier, d'envoyer des navires de guerre dans ses eaux, parce qu'un mouvement insurrectionnel se poursuivait qui allait entraîner la chute de Castro.

La lumière sur cette affaire n'est faite lorsque le Commissaire Buchanan arriva à La Guayra avec les navires américains, qui étaient portés d'une note du Secrétaire Root au Dr Paul, en date du 21 décembre, ainsi conçue: "L'Etat de la capitale, a fait part du contenu d'un cablogramme par lequel le ministre du Brésil à Caracas avait fait la teneur: La révocation contre Castro a commencé. Le Ministre des Affaires étrangères est venu me voir aujourd'hui et m'a prié de faire connaître au gouvernement américain le désir du Président Gomez de régler d'une façon satisfaisante toutes les questions internationales. Il croit qu'il serait prudent qu'un navire de guerre américain fut envoyé à La Guayra, en prévision des événements."

"Il a fait des communications semblables aux autres légations. Lorenzo."

La résolution conjointe du Congrès qui a décidé du sort du Dr Paul est comme suit: "Le Congrès des Etats du Vénézuéla a décidé d'approuver le "Livre Jaune" présenté par le ministre des Affaires Etrangères dans toutes ses parties qui n'exigent pas de formalités constitutionnelles spéciales; et que l'acte

du Dr J. de J. Paul, alors ministre des affaires étrangères, en déclarant qu'il serait convenable que des navires de guerre étranger fussent envoyés dans le port de La Guayra en prévision des événements, est désapprouvé en tant que cette tribulation est opposée à la dignité de la nation.

Au cours des discussions qui provoqua la considération de la résolution conjointe, le Député Gallegas a prononcé un discours qui a soulevé des applaudissements et des vociférations. "Je vais voter pour que soit adopté le rapport de la Commission permanente des affaires étrangères, a-t-il dit, parce qu'après avoir entendu la lecture de ce rapport, il m'est venu à l'esprit que la machine à été vendue. Le pays sait maintenant que l'auteur du malheureux télégramme demandant l'envoi des navires de guerre, nous savons que le Dr J. de J. Paul est seul responsable du danger dont a été menacée notre souveraineté nationale. Ce rapport nous dispense de démontrer aux puissances étrangères que les Vénézuéliens et leur gouvernement sont toujours disposés à défendre la souveraineté de leur pays. Je crois que le Congrès ne devrait pas s'ajourner sans déclarer que le Dr Paul ne peut pas continuer à représenter la nation à l'étranger, parce que l'acte dont il est accusé aurait pu compromettre la dignité et l'indépendance de la république."

VIGNY EN ANGLETERRE.

Alfred de Vigny, marié à une Anglaise, a fait plusieurs séjours en Angleterre. Le "Mercure de France" publie quelques-uns de ses lettres à ses amis de Londres, et notamment à Henriette Corran qu'il avait connue toute petite vers 1850, et qu'il appelait toujours Henriette d'Angleterre. A l'âge de treize ans, elle lui demanda des conseils sur une pièce de théâtre qu'elle voulait représenter; son ami la dissuada de jouer une comédie banale dans le genre de Berquin; "Il y avait une fois en France, dit-il, un grand poète qui fut invité par la Cour à écrire quelque chose d'amusant (sic) pour Louis XIV. Il écrivit un chef-d'œuvre pour les jeunes filles de Saint-Cyr. Apprends-le par cœur et tu ne l'oublieras jamais. Etudie les "Fables" d'Eschylus, et tu viendras à tu me les diras. C'est en apprenant des rôles pareils, écrits en vers français, que la prononciation s'épura et perdit toute trace d'accent. Quand nos acteurs, tout Français qu'ils sont, jouent des rôles en prose, ils oublient, ils transposent les mots; ils balbutient et ils bégaient avec impunité; mais la poésie lui force à compter avec les douze syllabes de chaque vers et à donner l'expression musicale qui convient à notre langue. (Etrange illusion d'un poète sur le pouvoir des vers!) Devenu grand, Henriette d'Angleterre acquiesça, dans un volume de "Souvenirs", les traits de son illustre ami. Elle assure qu'il détestait la campagne et n'aimait que Paris: "Je me souviens de l'avoir entendu dire, à mon grand étonnement, comme il allait sur le balcon: Quel ravissant coup d'œil de cheminée... Oh oui, la fumée de Paris m'est plus belle que les solitudes des bois et des montagnes." Il menait une vie de simplicité spartiate dans un logis modeste dont le plus bel ornement était un portrait de Machiavel. Mme de Vigny était "une déesse de vieille dame, très simple et très bonne, mais tout le contraire d'une femme de poète. C'était une espèce de Mrs Malprop qui vous disait en souriant que

vous étiez "exclu" de ses invitations, quand elle voulait dire "inclus", et qui vous assurait que telle personne était orgueilleuse comme Luther au lieu de Lucifer. M. de Vigny était toujours bon et courtois pour sa bizarre vieille femme..."

George Meredith.

La "Revue hebdomadaire" publie un article intéressant de M. Philippe Henriot sur George Meredith, le grand romancier anglais qui vient de mourir. Très admiré des lettrés, qui saluent en lui l'un des premiers écrivains de l'Angleterre actuelle, George Meredith "était sans doute, sinon le plus inconnu, du moins le plus méconnu du public, de ce que les Anglais appellent le "general reader". La première raison de cette indifférence est que les Anglais, très aptes à se prononcer, au sortir de l'école, sur un coup de cricket ou de foot-ball, ne sont pas toujours bien préparés à goûter la poésie et la littérature."

G. Meredith écrit dans une langue et avec un style qui lui sont si profondément personnels que non seulement après lui, la plupart des romanciers anglais manquent de vie, mais presque tous les styles sont ternes. A coup sûr, ni Thackeray, même dans les dernières pages si attachantes de son exquis "Henry Esmond", ni George Eliot dans le merveilleux chapitre "The journey in Despair", ni le meilleur à mon sens d'"Adam Bede", n'ont atteint aussi parfaitement à cette intensité de vie qui domine et régente le style et le ploie à ses desseins. En révisant les descriptions italiennes de George Eliot dans "Romola" et celles de Meredith dans "Vit-toria", on embrasse d'un coup d'oeil l'abîme qui les sépare. Jamais Lord Lytton dont le romantisme paraît aujourd'hui bien démodé, bien "plaqué", n'élabora plus qu'à de rares moments, n'a en cette richesse de coloris dont Meredith est si prodigue et qui n'entraîne point de ce point que parce que rien en elle n'est factice et que derrière l'écran transparent de la langue, l'âme de l'artiste respicndit.

Il y a dans Meredith une "harmonie" qui suggère parfois le nom de Dickens, mais Meredith est avant tout lui-même. Il a apporté dans son style de prosateur le génie de poète qui est en lui, avec une richesse de vocabulaire et une abondance de couleurs éblouissantes. Ses tours de phrases sont rapides, précis, nouveaux, saoudés parfois et peu grammaticaux. Son dialogue est prompt, vif, concis; rien ne fait mieux ressortir au croisement des épées son soleil; ses descriptions ne sont pas étirées comme celles de W. M. Thackeray; elles sont par contre plus nettes et plus vivantes; il fait surgir miraculeusement autour de nous le paysage évoqué, — comme le rideau de brame qui lentement se déchire autour du Motterome, et laisse apparaître, triomphale dans la lumière du matin, l'étonnante campagne lombarde (Vittoria, I.). Il est tour à tour lyrique, romantique, réaliste, épique, descriptif, avec une surprenante maîtrise; il réunit tous les contrastes et rend possible l'existence simultanée des contraires..."

George Meredith jetait parfois des regards ironiques sur le public: "Il n'est pas sans intérêt de relever ici quelques-unes de ses épigrammes. Sans doute, elles sont très générales. Mais on sent

bien que Meredith n'oublie pas le public anglais quand il parle de "cette masse qui se délecte à lire des histoires de méchants princes, de nobles méprisants, de libertins titrés, de pâquerettes et de lis innocents, de mariages déloyaux, d'assassinats, etc..."

Il faut sans nul doute ceux dont il a refusé d'être et qui écrivent de ces romans "sûrs et trouvés" dans la classe élevée et dans la classe moyenne aussi bien que dans les classes inférieures une multitude de lecteurs pour ce galimatias."

Et c'est bien au public anglais qu'il en veut, à ce public que M. Bernard Shaw considère comme refuge de la médiocrité et dont Tennyson disait: "La masse des Anglais a autant de notions sur la poésie que moi sur la chasse au renard."

Si l'on aime pas le public anglais, Meredith a plus d'estime, semble-t-il, pour le public français. Il la loue d'abord compris et pénétré ce par chef-d'œuvre "le Misanthrope". Au reste, c'est un incontestable avantage que M. Meredith de pouvoir parler en connaissance de la littérature française aussi bien que de la littérature allemande.

Il laisse une quinzaime de romans "dont pas un seul n'est indifférent et dont plusieurs sont des chefs-d'œuvre", et par la poésie il prend place à côté de Tennyson, Browning, Rossetti et Swinburne. Dans son isolement hautain et sa retraite un peu dédaigneuse, il a été un beau modèle à proposer au cabotinisme de notre temps, et M. Philippe Henriot termine en disant qu'il lui envoie ses craintes tous les amateurs du grand art, celui qui, malgré sa virtuosité, sait demeurer très noble, très sincère et très personnel.

Le voyage du "Zeppelin".

Le voyage du "Zeppelin", qui commença si bien et s'échoua avant l'heure dans les branches d'un pommier, fut encore marqué par d'autres incidents qui racontent les "München Nachrichten".

A Waid, en Thuringe, un brave homme était chez le coiffeur, une joue déjà rasée, quand le Figaro poussa une exclamation, laisse tomber son rasoir et se précipite hors de la boutique en criant: "Le Zeppelin!" Son client le suit, non moins intéressé, et se campe sur la place, le nez en l'air, la serviette sous le menton, la figure à demi barbouillée de savon. Il vit un beau succès quand le ballon disparu, la toute l'aperçu de son étrange figure. — A Gelnitz, en Vogland, une famille discutait une question d'héritage. La plus jeune des enfants avait entendu dire que le "Zeppelin" passerait peut-être non loin de Gelnitz; il grimpe au grenier, ouvre une lucarne et arrive sur le toit juste au moment où le ballon passait. L'admiration lui coupe à la fois les jambes et la parole; le ballon était déjà loin quand il trouva la force de redescendre et d'aller dire à la famille: "J'ai vu le "Zeppelin"!" Il vient de disparaître. Ses parents, occupés de l'héritage, croient à une plaisanterie; ils le privent de dessert pour les avoir dérangés. Quand ils surent le lendemain que la chose était vraie, l'enfant fut encore privé de dessert pour ne les avoir point appelés. — Dans une autre ville de Thuringe, un homme regardait de tous ses yeux le navire aérien; quand l'eau du ruisseau lui eut glacé les pieds, il s'aperçut qu'il était sorti en chaussures, ses bottes à la main. — A Weimar, le ballon fut signalé au moment où s'échouait le second acte du "Crépuscule des deux"; il fallut prolonger la du-

rée de l'entracte et retarder d'un quart d'heure la mort de Siegfried. — A Leipzig, une famille était assemblée pour un dîner de baptême. La jeune mère, ménagère excellente, avait fait des merveilles et engagé pour lui venir en aide, une cuisinière étrangère. On s'attendait. Un gamin passe sous les fenêtres en criant: "Le Zeppelin!" La cuisinière entra à ce moment dans la salle à manger, tenant à chaque main une assiette de soupe aux écrivains. Elle posa ses assiettes et fila dans la rue. Les invités la suivent. Et bientôt il ne reste plus dans la salle de festin que la mère dévolée et un enfant qui crie.

La comtesse du Barry.

L'histoire de Mme du Barry a été écrite sur des pamphlets: voilà la vérité. Après cent quarante ans, la haine des Choiseul la poursuit et trompe encore les historiens. Le premier, Vatel, essaya il y a vingt-cinq ans de tracer un portrait plus sûr. Le portrait vint d'être achevé par M. Cl. Saint-André. Souhaitons que le public accueille cet ouvrage érudit et charmant. On en connaît l'essentiel par ce qu'en a dit M. de Noéac.

On a un parallèle de Mme du Barry et de Mme de Pompadour, tracé par Talleyrand: "Quoique Mme de Pompadour eût été élevée et eût vécu dans la société financière de Paris, qui était assez distinguée alors, elle avait mauvais ton, des manières de parler vulgaires, dont elle n'avait pu se corriger même à Versailles. Elle différait en tout d'un point de Mme du Barry qui, moins bien élevée, était parvenue à avoir un langage assez pur. Mme du Barry avait les yeux moins grands, mais ils étaient spirituels; son visage était bien fait et ses cheveux étaient de la plus grande beauté; elle aimait à parler et elle avait atrapé l'art de conter assez gaîment."

Sans être fort intelligente, elle n'était pas si sottise qu'on l'a dit. Quelle ait été très bonne, personne n'en saurait douter. Le premier usage qu'elle fit de son pouvoir fut de sauver de la potence une pauvre fille qui avait accouché d'un enfant mort, mais qui n'ayant pas fait de déclaration de grossesse, était considérée comme infanticide. Les 21 le billet vraiment éloquent qu'elle écrivit au chancelier: "Monseigneur le chancelier, je n'entends rien à vos lois, mais elles sont injustes et barbares; elles sont contraires à la politique; à la raison, à l'humanité, si elles font mourir une pauvre fille accouchée d'un enfant mort sans l'avoir déclaré. "Enfin, Mme du Barry fut une maîtresse longtemps désintéressée. Pendant quatorze mois, elle ne demanda rien au roi et vécut à ses propres frais. Son amabilité beau-frère, Jean du Barry, eut quelque peine à se faire rembourser par l'abbé Terray les avances qu'il fit alors pour soutenir le train de la favorite. Au total cette jolie fille, blonde avec des yeux bleus et une toute petite bouche, gaie, bravaide et bonne, prompte à gagner l'air de la cour, fut vraiment une grisetonne. De tout le passé ignoble qu'on lui a inventé, il n'y a de vrai que le passage dans le magasin de modes. Un jour cette jolie et tendre fille fut héroïque. Dès le début de la Révolution, elle met une très grosse somme à la disposition de la reine, quoique celle-ci ait été son ennemie. Elle correspond avec les émigrés. Enfin elle agit en prisonnière. Dans la nuit du 10 au 11 janvier 1793, ses bijoux sont dérobés; chose singulière, on les retrouve à Londres. Elle a pré-

cié de l'entracte et retarder d'un quart d'heure la mort de Siegfried. — A Leipzig, une famille était assemblée pour un dîner de baptême. La jeune mère, ménagère excellente, avait fait des merveilles et engagé pour lui venir en aide, une cuisinière étrangère. On s'attendait. Un gamin passe sous les fenêtres en criant: "Le Zeppelin!" La cuisinière entra à ce moment dans la salle à manger, tenant à chaque main une assiette de soupe aux écrivains. Elle posa ses assiettes et fila dans la rue. Les invités la suivent. Et bientôt il ne reste plus dans la salle de festin que la mère dévolée et un enfant qui crie.

ANECDOTE

Le roi d'Angleterre est l'un des souverains qui siment le plus l'incognito ou le demi-incognito, et il s'amuse fort des occasions où il n'est pas reconnu. Ainsi raconte-t-il, en riant, comment, pendant sa dernière cure, à Marienbad, il reçut une verte semonce d'un agent de police, parce qu'il se promenait sur le banc de la promenade, il remua machinalement, du bout de sa canne, quelques papiers déchirés qui jonchaient le sol. — Est ce vous qui avez jeté ces papiers à terre? — Non, monsieur, répondit tranquillement le Roi. — Tant mieux, parce qu'il pourrait vous en coûter cher, en ce cas. L'agent de police, en s'éloignant, jeta encore un regard soupçonneux vers le Roi: — Et tout cas, prenez garde. Je ne serais peut-être pas aussi indulgent, si vous recommencez!"

Exercices de Fin d'Année.

Deux maisons d'éducation de notre ville donnent leur fête de fin d'année scolaire demain, à 11 heures du matin, à l'Institut Finau au théâtre Tulane, et l'Institut Picard Avenue de l'Esplanade, 2308. Nous remercions les deux maisons de l'invitation dont elles ont bien daigné honorer l'Abéille.

MEURTRE.

Un meurtre a été commis à l'angle des rues Pricot et Presse, hier soir un peu avant huit heures. Joseph Thomas, une femme de couleur âgée de 27 ans, demeurant rue Hospital 528, marchait sur la voie du N. E. R. B. lorsqu'elle a été accusée par un nègre inconnu qui sans raisons apparentes lui a donné plusieurs coups de couteau dans le corps. Sa femme a été transportée à l'Hôpital, où elle a succombé à ses blessures une heure plus tard. Le meurtrier s'est enfui, ne laissant aucune trace qui puisse permettre à la police de le retrouver.

Jugement annulé.

La Cour suprême d'Etat a annulé hier le jugement rendu ces jours derniers par le juge Somerville, dans le procès intenté par l'Etat de la Louisiane à la Commission des Levées de la paroisse d'Orléans. Le jugement avait été rendu en faveur de l'Etat et ordonnait à la Commission de déposer ses fonds disponibles dans le trésor de l'Etat et non entre les mains d'agents discrets choisis par elle.

MORSURE.

Milton Anthony, un gamin de couleur, jouait en face de sa demeure rue S. Liberté 2853, l'avant-dernière soirée, lorsqu'il a été mordu au visage par un chien appartenant à Gracy Brown. L'enfant a été conduit à l'hôpital.

Gamin arrêté.

Wm. Jolly, un gamin de 12 ans qui s'était échappé de chez ses parents à Meridian, Miss., a été arrêté à l'arrivée du train du N. O. & N. E. R. R. mardi soir à dix heures. Il a été remis aux soins des autorités de la Cour Juvenile.

Don d'un tableau à la Cour Suprême.

Un superbe portrait à l'huile de feu W. S. Benedict, fondateur de l'Association du barreau louisianais, a été présenté hier à midi à la Cour Suprême d'Etat. Ce tableau, qui est l'œuvre de l'artiste A. Molinary, a été remis à la Cour par l'Association du barreau. Le juge Monroe l'a accepté avec remerciements au nom de ses collègues.

Feuilleton DE L'ABEILLE DE LA N. O. L'ARGENT ET L'AMOUR GRAND ROMAN INÉDIT PAR JAOQUES BRIENNE TROISIÈME PARTIE LA COURSE A L'HERITAGE XIII (Suite.)

qui remontaient à vingt ans, les malheurs sans nom qui avaient pesés sur la vie de Marthe et de madame de Ribière.

Il apprit que la mère avait fait pour toujours la maison paternelle à la lueur d'un incendie allumé par une main criminelle, et que le berceau de la fille avait été entouré de larmes et de pleurs. Le premier visage auquel la pauvre enfant avait souri était celui de noir et de deuil. Dès sa naissance, Marthe avait été vouée au malheur. Albert put reconnaître ensuite toute l'étendue de la jeune fille et de sa mère depuis le jour où elles étaient arrivées à Paris, jusqu'au moment où elles l'avaient quitté avec M. de Ribière.

Il visita la maison de modeste apparence et même le petit logement où, pendant quinze ans, elles avaient habité, rue Notre-Dame-des-Champs. C'était là, derrière ces murs ternes et gris, que Marthe avait grandi, était devenue une belle jeune fille. C'était là que madame de Ribière avait souffert et travaillé pour la faire vivre et l'élever!

Il avait même retrouvé la vieille mère Cassin qui, pendant douze ans, leur avait servi de femme de ménage, et qu'elles n'avaient jamais oubliées, car devenues riches, elles lui avaient constitué une petite rente viagère.

Grâce à la générosité de Mme de Ribière, la mère Cassin couchait maintenant des jours heureux aux Petits-Ménages, à Issy-les-Moulineaux, où elle s'était retirée.

Elle n'était plus reconnaissable, la vieille botteuse. Elle avait rajeuni, littéralement depuis que, n'ayant plus à se soucier du lendemain, elle ne songeait qu'à passer le plus naturellement possible les jours heureux qui avaient succédé enfin à tant et tant de jours de misère! Albert, qui avait appris le rôle important qu'elle avait joué dans la vie de madame de Ribière, de l'époque de sa plus grande détresse, voulait la voir et l'interroger.

Il prit une automobile de plaisir et se fit conduire à Issy. L'automobile suivait dans toute sa longueur l'antique rue de Vaugirard et traversa de vieux quartiers que la pioche des défricheurs rajeunissait chaque jour. Quand il fut en présence de la vieille femme, Albert ne sut comment s'y prendre pour l'interroger.

Mais son embarras dura peu. Or, à peine est-il dit: — Vous avez été jadis un servile de madame de Ribière? qu'il put voir les yeux de l'ancienne femme de ménage s'éclairer de joie, et dès lors il n'est plus qu'à écouter. — Oui, monsieur, pour mon bonheur, s'écria la botteuse!

C'est certainement mon bon ange qui m'a placé sur son chemin! Et, intéressable, elle raconta tout ce qu'elle savait sur Marthe et sur sa mère.

Elle vanta le bon cœur de l'un et de l'autre, leur courage, leur modestie et l'honnêteté de leur vie. — Elles trouvaient moyen, disait-elle, de me venir en aide de toutes les façons. Tantôt c'était une robe, tantôt une jupe qu'elles me donnaient. Si, par hasard, elles pouvaient s'offrir des douceurs, un gâteau, par exemple, il y en avait un morceau pour moi. — Prenez ceci, madame Cassin, me disait Marthe, de sa voix douce comme sa figure angélique. L'ancienne femme de ménage possédait un long soupir, joignit les mains et leva les yeux au ciel comme pour le prendre à témoin.

Puis, après un instant de silence, elle reprit: — C'était une enfant adorable, monsieur. — De plus jolie et de plus sage, je n'en ai jamais point vue, et je suis sûre qu'aujourd'hui elle est devenue la plus charmante jeune fille qu'on puisse rêver. — Heureux l'homme qui l'épouserait!

A ces derniers mots, le jeune homme, dont l'émotion était intense, ne put réprimer un mouvement instinctif de malaise. Vite il détourna la conversation: — Et comment madame de Ribière faisait-elle pour vivre? Car elle n'avait alors, je crois, aucune fortune? — Hélas! non monsieur, elle n'avait pas de fortune, mais elle était si courageuse! — Elle travaillait du matin au soir. Elle donnait des leçons de piano et de chant. Elle allait ici et là... — Ah! je vous assure, elle menait une vie pénible! — Vraiment? — Si pénible que beaucoup d'autres à sa place... La mère Cassin s'arrêta un instant, regarda son interlocuteur dans les yeux, puis d'une voix confidentielle: — Oui, monsieur, si elle avait voulu elle aurait pu se remarier. Elle en eut l'occasion plusieurs fois au cours des douze années pendant lesquelles je l'ai servie. Et je ne parle pas de ceux qui, moins honnêtes, la recherchèrent avec de mauvaises intentions... Car c'était une belle femme à cette époque, je vous en donne ma parole, monsieur. — Et pourquoi ne s'est-elle pas remariée alors? — Ça, par exemple, je n'en rien. Quelquefois je lui disais: — Vous feriez mieux de vous remarier, madame Boissière. — Mais toujours elle répondait: — Non, non, je vous me consacrerai toute entière à ma fille. Du reste, j'ai trop souffert avec mon mari,

Albert qui connaissait déjà les détails que madame Cassin avait toujours ignorés, comprit. — Et, demanda-t-il, parlait-elle, quelquefois de son premier mari? — Jamais. — J'ai essayé bien souvent de l'interroger, oh très discrètement, mais je n'ai jamais obtenu de réponse. Si bien que si vous voulez que je vous dise le fond de ma pensée... — Dites, ma brave femme. — Eh bien, il devait y avoir quelque drame là-dessous. — Vous croyez? — J'en suis sûre. — Madame Boissière n'était pas coquette, c'est entendu. — Mais tout de même, elle avait pour les hommes et pour le mariage une aversion qui n'était pas naturelle! — Albert revint très ébranlé de son entrevue avec Mme Cassin. La vérité lui apparaissait de plus en plus clairement.

Les renseignements qu'il recueillait chaque jour — et il lui en arrivait de tous les côtés, même de Lille, pays d'origine de la mère de Marthe — modifiaient peu à peu ses sentiments. Au fur et à mesure qu'il pénétrait plus avant dans la vie et dans le passé de deux femmes, beaucoup d'événements jusqu'alors inexplicables s'éclairaient d'une lumière nouvelle. De même temps, sa colère et sa haine diminuaient et laissaient

une place dans son cœur à la pitié... — Hélas! se disait-il souvent, elles sont l'une et l'autre autant à plaindre qu'à b'amer. — Mais il ajoutait aussitôt: — Malgré tout, je ne leur pardonnerai jamais de m'avoir menti!...

Il ne put achever son enquête: il fut appelé à Villefranche par dépêche. L'état de santé de sa mère, qui laissait à désirer depuis longtemps déjà, s'était subitement aggravé. Le jeune homme arriva juste à temps pour assister à ses derniers moments et pour recueillir son dernier soupir.

Elle le reconnut cependant. Elle l'attendait avec une anxiété inexplicable. Ses yeux ne quittaient pas la porte par où il devait entrer. Quand il parut dans l'encadrement, elle trouva la force nécessaire pour se soulever, pour lui tendre les bras, et son visage rayonna d'une joie surnaturelle. — Je puis mourir maintenant, murmura-t-elle. Elle le tint longtemps pressé contre elle.

La tête de l'enfant obéi par-dessous tout reposait, oh! bien docilement, sur sa poitrine, et elle caressait ses cheveux blonds. Ses forces diminuaient peu à peu.